

LES NON-VALEURS DE LA TERRE

Nos lecteurs ont en général éprouvé un tel plaisir à lire et relire les quelques chapitres que nous avons jusqu'ici empruntés au célèbre ouvrage d'Edmond About : *Le Progrès*, que nous n'hésitons pas à continuer ce genre de reproduction.

Pour aujourd'hui, nous choisissons un sujet plein d'actualité chez nous : le moyen d'utiliser les non-valeurs de la terre. Si fertile que soit notre pays, il n'y manque pas de ces coins de terre dont la stérilité paraît repousser l'activité des plus hardis défricheurs. Nous connaissons de ces landes marécageuses où l'on ose à peine s'aventurer ; la seule différence est qu'ici nous leur donnons le nom de savanes. Ainsi, pour ne pas nous éloigner des rives du St-Laurent il existe entre Trois-Rivières et Québec, dans le comté de Champlain, une vaste étendue de territoire absolument inculte et déserte.

Il y a quelques années, nous avons assisté à un louable mouvement pour faire la conquête de quelques-unes de ces solitudes improductives. Des travaux de drainage, exécutés sous la dictée d'habiles ingénieurs, ont rendu à l'agriculture des étendues considérables de sol marécageux et jusque là absolument improductif : nous faisons allusion aux travaux d'assainissement que le gouvernement Mercier a fait faire dans la région de Châteauguay.

C'est une de ces transformations miraculeuses qu'Edmond About raconte dans les pages qui suivent, et il le fait avec un brio d'expressions et de réflexions pratiques qui prouvent qu'il y a parfois de l'économiste chez l'homme de lettres et le romancier.

Notons, d'après les récits des voyageurs qui ont parcouru la France et visité la région particulière dont il s'agit ici, que les prévisions de l'écrivain de 1864 se sont accomplies à la lettre pendant les trente années qui se sont écoulées depuis.

Nous cédon la parole à l'éminent écrivain :

C'est dans les landes de la Gironde, au printemps de 1857, que l'idée du Progrès m'est apparue pour la première fois dans toute sa splendeur.

Il y avait au sud-ouest de Bordeaux 300,000 hectares de terres, arides en été, noyées en hiver, incultes et insalubres en toute saison. Ces trois milliards de mètres carrés, situés à proximité de la mer, sous une latitude heureuse, aux portes d'une grande ville, valaient quelque chose comme 900,000 francs, le prix d'un hectare à Montmartre.

Une moitié de cette vaste et inutile étendue appartenait aux communes ; la vaine pâture y promenait quelques moutons maigres, et aucun conseil municipal ne songeait à en tirer meilleur parti. L'autre moitié se divisait en propriétés

privées ; mais la plupart des propriétaires, après des expériences coûteuses et stériles, étaient tombés dans le découragement. Les essences forestières les plus robustes végétaient misérablement et ne tardaient guère à périr. Les glands semés en avril ne germaient qu'en juin, après l'évaporation des eaux pluviales, le soleil de juillet et d'août tombait d'aplomb sur les arbrisseaux naissants et les tuait. Sur ce sol maudit, les bonnes pluies du printemps et de l'automne n'engendraient que la pourriture ; l'excellente chaleur du soleil ne servait qu'à tout brûler.

Mais un modeste ingénieur, envoyé dans les Landes vers 1842, cherchait le moyen d'employer toutes ces eaux, tout ce soleil et toute cette terre au profit de l'humanité. Les yeux fixés sur les dunes dont Brémontier a arrêté la marche menaçante, il rêvait de devenir le Brémontier de la plaine, d'assainir, de cultiver et de peupler cet autre désert.

Il y a réussi. Après de longues années d'études et d'expériences, il a prouvé aux théoriciens que la lande pouvait être assainie et cultivée à peu de frais, malgré son sous-sol imperméable. Il a inventé, à l'usage de cette plaine infinie, sans aucune pente visible, un drainage économique qui coûte un sou par mètre courant, et vingt francs par hectare. Pour mieux convaincre son public, il a prêché d'exemple et créé au milieu du désert une oasis de 500 hectares. Sa lande de Saint-Alban, acquise en 1849, est aujourd'hui une ferme modèle ; elle sera bientôt un village, peut-être même une ville et les Landais s'y rendront en pèlerinage, comme les musulmans à la Mecque ; car c'est de là qu'est partie la prophétie et l'exemple.

J'avais vu Saint-Alban dans les premières années de sa création ; je viens d'y retourner après six ans d'absence ; j'y ai trouvé des forêts toutes venues, des cultures, des plantes sarclées, des prairies artificielles, des pâturages sous bois. L'hectare de pommes de terre y donne 145 hectolitres, semence déduite ; ces tubercules, qui sont d'excellente qualité, se vendent sur place 3 francs l'hectolitre : total, 435 francs. Un hectare plant en tabac a donné 1,025 francs de revenu brut, 330 franc de revenu net. C'est six fois plus que le sol n'a coûté. Le domaine entier a été payé 30,000 francs environ ; le drainage, le défrichement, les bâtiments, les travaux et les engrais portent le total des déboursés à 100,000 francs. Dans vingt ans, Saint-Alban vaudra un million, rien que pour ses bois. J'y ai vu faire cette année une éclaircie dont le produit brut a été de 20,000 francs. Tous ces chiffres, sur place, sont d'une authenticité absolue. Les arbres d'éclaircie se vendent pour poteaux et barrières. Une usine s'est établie auprès de Saint-Alban pour les injecter.

Si l'auteur de ces merveilles s'était contenté de décupler sa fortune, il aurait déjà bien mérité. Créer un capital d'un million sans rien prendre dans la poche d'autrui, c'est œuvre pie, et toute conquête sur le néant a droit à la reconnaissance des hommes. Mais M. Chambrelent, comme tous les fanatiques du progrès, est animé de l'ambition la plus impersonnelle. Après avoir tracé le plan général de l'assainissement des Landes, il s'est mis au service de tous les particuliers qui vou-

laient marcher sur ces traces ; il a éveillé les indolents, poussé les retardataires, conseillé les ignorants, remplacé les absents. Il est l'homme d'affaires, le factotum infatigable et gratuit de tous ceux qui veulent cultiver une lande. Je l'ai vu parcourir à grandes enjambées les 1,100 hectares que MM. Salvador et Lechanteljer ont acquis à Lugos. On aurait dit qu'il mettait sa gloire à se surpasser lui-même, et à créer un nouveau Saint-Alban plus miraculeux que le sein. Quels beaux semis de pins et de chênes ! Quelles châtaigneraies ! Quels vergers d'arbres à fruits ! Il m'a fait voir à Lugos des hectares d'asperges magnifiques, excellentes et d'une telle précocité que la première botte expédiée à Paris au printemps de 1863 fut estimée 30 francs à la halle. La vigne y réussit très-bien et justifie la prédiction du père de la viticulture : "Je suis convaincu, dit le docteur Guyot, que la vigne sera l'arbrisseau rédempteur du pays de maître Pierre." J'ai goûté du vin des Landes, et je vous assure qu'il vaut son prix. Je ne dis pas qu'il soit possible de reculer les limites du Médoc jusqu'au pied des Pyrénées ; mais n'est-ce pas déjà beaucoup de récolter un vin agréable et léger sur un sol qui, depuis sa formation, ne produisait que des fievres ?

L'Etat est venu à l'aide des propriétaires ; il a établi dans deux départements 500 kilomètres de routes agricoles, bordées de larges fossés collecteurs, d'après les plans très-simples et très-économiques de M. Chambrelent. Grâce à ce travail, il n'y a plus aujourd'hui de lande inaccessible ; il n'y a plus de lande insalubre ; il n'y a plus de lande marécageuse ; et si quelques bergers landais marchent encore sur des échasses, c'est pour aller plus vite (ils me l'ont dit eux-mêmes) ou pour surveiller leurs troupeaux de plus loin.

Toutes les propriétés particulières (150,000 hectares environ) sont cultivées ou ensemencées. Voilà qui est fait. L'intérêt personnel est un ressort qui pousse vivement les choses.

Quant aux landes communales, elles auraient pu rester longtemps stériles, si l'autorité d'une loi et l'activité d'un homme n'avaient forcé la routine dans ses derniers retranchements. Il a fallu que M. Chambrelent répâtât sur tous les tons à tous les conseils municipaux :

"Vendez vos landes ! Elles ne servent qu'à nourrir misérablement quelques moutons étiés ; personne ne prendra soin de les assainir et de les cultiver, parce qu'elles n'appartiennent en propre à personne. Vendez-les, et vous transformerez un foyer d'infection en source de richesses. Vous manquez de mille choses nécessaires ; vous n'avez ni écoles, ni mairies, ni églises, ni eau potable ; la vente des communaux peut vous donner tout cela, et plus encore ; vendez donc !"

(A SUIVRE)

LE

"MARCHÉ FRANÇAIS"

Journal quotidien Commercial, Agricole et Maritime

6 Place du Louvre, Paris

Indépendamment de sa spécialité pour les grains et farines, qui en fait un journal unique dans cette partie, le *Marché français* renseigne sur les sucres, huiles, pétroles, vins, alcools, viandes, bestiaux, café, riz, lin, coton, féculs, pommes de terre, fourrages, légumes secs et tous autres produits.

Sept numéros par semaine